Le départ de Nelly Silvagni-Schenk

Autor(en): **Jonneret, Pierre / Dubacher, Danièle / Germain, Anne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1995)**

Heft 72

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847866

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

souvenirs

Le départ de Nelly Silvagni-Schenk

TOUS CEUX QUI L'ONT COTOYÉE, des années durant, dans nos congrès, nos réunions, nos fêtes du 1er août, nos arbres de Noël, nos concerts, nos vernissages, connaissant tout le monde, reconnaissant chacun, savent quel personnage assez exceptionnel elle était. Vieille culture, vieille école de journaliste, vieille façon de saluer les gens comme il convenait, avoir un mot pour tous et un mot pour l'interlocuteur du moment, tout ceci n'est pas donné à tout le monde et tout ceci fait une personnalité. Pendant près de quarante ans, Nelly Silvagni-Schenk s'est battue pour ce journal que vous lisez, s'est battue pour que vivent nos sociétés, notre présence en France, ambassadrice de tous et d'une certaine idée du pays. Quel dommage que nous n'ayons ni Ordre du Mérite, ni Légion d'Honneur à décerner. Au fait, aurait-elle aimé cela? Peut-être, car elle avait le sens des symboles.

Petite jeune fille de bonne famille neuchâteloise, Nelly Schenk part au milieu des années trente pour être secrétaire d'un ministre plénipotentiaire – la Confédération n'ayant pas encore d'Ambassadeurs – et, en même temps, la préceptrice de sa fille. C'est d'abord l'Italie, puis la Hongrie et l'Autriche. Elle en profite pour fréquenter les Universités européennes, dont celle de Pérouse, d'où elle rapportera une connaissance châtiée de la langue de Dante, si souvent baragouinée par ceux qui croient la parler. Elle revient en Suisse avec Munich, et se lance dans le monde de l'édition par une porte prestigieuse, celle de Ringier. L'aventure de Paris libéré la tente et, dès 1945, la voici installée au 17, quai Voltaire, dans ce monde de Saint-Germain-des-Prés qui signifiait alors toutes les renaissances, tous les espoirs, et toutes les audaces. On était fauché, mais ces soirées au Lorentais, avec Sidney Bechet et Claude Luter, ces descentes à la Rose Rouge, où Mademoiselle Gréco filtrait les heureux élus... c'est ce Paris qu'elle découvre.

Elle met sur pied le bureau de «l'Illustré» en France et commence sa carrière de journaliste de mode. On la voit dans les présentations de collections des grands couturiers de l'époque; son jugement est recherché. Et pour ne point se laisser séparer de notre pays qu'elle chérissait jusqu'aux larmes, elle se lance à corps perdu dans le mouvement naissant de l'Union des Suisses de France, initié à Royaumont par Carl J. Burkhardt. Elle rattrape au vol le balbutiant «Messager Suisse», modeste mais bien prometteuse feuille associative, contribuant à en faire peu à peu le magazine d'aujourd'hui.

La foi et le courage étaient ses qualités. Foi profonde et inébranlable, un peu cachée comme celle des vrais calvinistes. Courage de tous les jours, courage physique souvent. Souvenons-nous, amis, de ces fêtes du 1er août, où elle portait des cabas de victuailles, et aidait à entasser les chaises, le soir.

Elle avait aussi eu sa vie mondaine, en compagnie d'un merveilleux Florentin, Cesare, qui lorgnait tout Paris, grinçait sur chacun, peignait sans que rien ne ressemblât à ses toiles et savait également faire l'acteur: c'était lui le Mazarin des «Jeunes années de Louis XIV». Etonnante complémentarité qu'illustre la page touchante que nous a envoyée sa nièce, et que nous voudrions être l'hommage sensible de ce journal.

Pierre Jonneret

Tante Nelly

MES PREMIERS SOUVENIRS remontent aux voyages que j'effectuais à Paris en compagnie de ma grand-mère. Un train, tiré par une locomotive à vapeur, nous emmenait de Neuchâtel à Paris. A la gare, Tante Nelly venait nous chercher et nous conduisait au 17, quai Voltaire. J'ai le souvenir d'une grande pièce, d'un piano noir, et d'un balcon dans la cour. Il y avait des vernissages, pendant lesquels du haut du balcon, nous, les enfants, lancions des petits bouts de cornichons et de radis sur les invités.

Nous allions manger chez Lipp, il fallait bien se tenir: on ne pose pas les coudes sur la table, on ne parle pas en même temps que les grandes personnes; elle faisait mon éducation!

Une fois, grâce à elle, j'ai traversé Paris dans une camionette Citroën transformée en caravane, avec des WC à l'intérieur ! J'étais estomaquée ; elle appartenait à des amis des Silvagni.

Souvenirs d'enfance toujours. Tante Nelly avait loué, pour ma soeur et moi, par une belle journée de printemps, une jeep militaire, nous avons sillonné Paris en compagnie d'une photographe, passant du Quai Saint-Michel à Notre-Dame, du marché aux fleurs à celui des oiseaux, du Panthéon au jardin du Luxembourg. A Noël, Tante Nelly m'a fait cadeau de l'album retraçant notre virée pascale. Je l'ai toujours, et si elle me lit du haut de l'étoile où elle est aujourd'hui installée, je suis sûre qu'elle dit: «Eh bien, je suis contente de t'avoir fait plaisir! Tempi belli, tempi passati».

Je suis retournée à Paris beaucoup plus tard. Le Quai Voltaire, c'était fini. Elle habitait rue de Grenelle. Durant une dizaine de jours de folie, mon futur mari et moi avons logé dans la chambre de bonne, sous les toits. J'y ai eu ma première et unique crise de foie, ne pouvant suivre le rythme effrené de Tante Nelly et de Cesare. Elle travaillait toute la journée ; le soir, elle préparait de bons petits plats, puis nous sortions; souvent à la Coupole. Assis à une table de la terrasse, nous écoutions Cesare commenter la mode parisienne, carburant au whisky, divaguant. Et, le matin de Pâques, très tôt le matin, alors que nous rentrions, elle nous a joué des

cantiques au piano car, tout de même, on peut faire la fête païenne, mais sans oublier les fêtes religieuses.

Puis elle est venue nous voir à Fribourg. Moments inoubliables dans la basse ville où nous habitions à l'époque. Nous nous sommes encanaillés, toujours bien sûr avec l'élégant, le beau, le brillant, le cher Cesare, monocle et gants blancs. Nos amis nous enviaient cette Tante et cet Oncle avec lesquels on pouvait disserter sur la peinture et la littérature, qui avaient tant de choses à raconter, qui parlaient avec joie de leurs amis peintres et sculpteurs, écrivains. Ces amis que je n'ai jamais vus, mais qu'il me semble connaître.

Puis Tante Nelly est venue se réinstaller en Suisse en 1989, l'ultime tournant de sa vie, ne se relevant jamais de la nostalgie qui commença à l'habiter. Elle entama sa période calme, fut d'abord contente de retrouver son cher Neuchâtel, d'admirer sa ville de sa fenêtre. De son studio, la vue sur le chateau, la collégiale, le lac, était imprenable. Elle a déménagé les souvenirs d'une vie, les a entassés dans quelques mètres carrés, ouvrant inlassablement des cartons depuis six ans, les repoussant car ils lui donnaient le cafard; gentiment, une légère dépression s'est installée, grisonnant ses dernières années. Elle s'aérait à Beaulac, reprenait le taxi qui la ramenait chez elle dans ses souvenirs. Elle perdait un peu le goût de la vie. Heureusement, des amis de passage de Paris, ou installés en Suisse, venaient la voir, la sortaient. Pour quelques heures, elle revivait, puis retombait dans la mélancolie. Vint ce jour fatal du mois d'août dernier où elle tomba et se cassa le col du fémur. La suite ne fut qu'hôpital et maison de convalescence. Fin janvier, elle devait rentrer dans ses souvenirs, mais le sort en a décidé autrement, et c'est au petit matin du 21 janvier qu'elle s'en est allée en demandant un thé.

Je voudrais remercier tous ceux qui l'ont entourée, en particulier Lydia et Frédéric Dubois, ses plus fidèles amis de Neuchâtel; les Salina, les Castella, les Borel, les Rouyer, ceux que je n'ai connus que par procuration et qui ont si bien su l'aimer. *Danièle Dubacher*

La rédaction du Messager Suisse souhaiterait ouvrir un petit livre d'or au souvenir de Nelly Silvagni-Schenk. Que tous ceux qui l'ont connue nous adressent trois lignes. Nous les transmettrions à sa famille.

Voici maintenant l'hommage de celui qui, par son inlassable dévouement, maintient nos comptes en place.

Reconnaissance profonde

☛ C'est avec une grande tristesse que j'ai appris, le 23 janvier dernier, le décès subit de Nelly Silvagni-Schenk.

En 1955, sous les auspices du Comité Central des Présidents des Sociétés Suisses de Paris (actuellement la Fédération des Sociétés Suisses de Paris), à l'époque présidé par Frédéric Lampart, et grâce à la ténacité de Nelly Silvagni-Schenk, le premier numéro du «Messager Suisse de Paris» a pu paraître. Celui-ci est devenu rapidement le «Messager Suisse de France», et quelques années après le «Messager Suisse» tout court, c'est-à-dire la revue mensuelle des communautés suisses de langue française.

De 1955 à 1989, Nelly Silvagni-Schenk a dirigé avec une grande compétence et un dévouement sans bornes, en passant par des hauts et des bas, «son Messager», son enfant. C'est ainsi que le cercle de ses amis et relations dans la communauté suisse était des plus vastes.

Beaucoup de Suisses de la région parisienne se rappelleront certainement les Fêtes anticipées du 1er août à Jouy-en-Josas. Là aussi, Nelly Silvagni-Schenk était la principale organisatrice, la cheville ouvrière.

Nous, Suisses de Paris, devons une reconnaissance profonde à Nelly Silvagni-Schenk. Nous lui garderons un souvenir inoubliable. *Willy Bossard*

Dynamique et fraîche

Ancienne correspondante de «Construire», Anne Germain a longtemps côtoyé Nelly Silvagni-Schenk au cours de sa carrière journalistique.

Je l'ai connue dans ce tourbillon de frivolité et d'affairisme qu'était autrefois (et l'est toujours) la semaine de présentation à la presse des collections de haute couture à Paris. Une tour de Babel de voix et de couleurs fortes, un croisement extraordinaire de gens, de langues, de frénésie vestimentaire et verbale, qui font dire aujourd'hui au cinéaste Robert Altmann (plutôt sarcastique) après le tournage en France de son film sur la couture: «Cette toile de fond sur laquelle se détachent toutes les vanités et tous les snobismes du monde!»

Sur ce théâtre émaillé de mille souvenirs se détache pour moi cette belle dame dynamique et fraîche, aimable et imposante qui maniait le verbe avec grâce, la plume d'alerte façon, et vous accueillait de sa chaise dorée voisine de la vôtre, avec un sourire complice. Nous discutions des mérites des créateurs chez Dior ou Saint-Laurent, notions sur nos carnets les modèles à photographier; nous nous racontions les anecdotes du monde journalistique, des histoires de coulisses, (j'étais alors correspondante de «Construire» à Zurich, alors qu'elle-même représentait l'agence Ringier).

C'était un compagnonnage... de voyages en groupe (les fameux voyages Boussac), de pique-niques helvétiques sur des pelouses bien françaises pour célébrer la Fête nationale suisse, de cocktails de presse et de «manifs» mondaines, ce qui peut paraître superficiel comme relation humaine... Et pourtant, trente ans de ces approches tissent des liens étroits entre les êtres. Lorque l'on apprend brutalement que ce visage a disparu, que cette consoeur n'est plus de ce monde, vous refusez la frustation: celle de ne pas l'avoir mieux connue, celle de ne pas avoir posé de questions sur sa vie privée, son mari écrivain et peintre, sur son existence quotidienne à Paris et en Suisse, ses aspirations intimes et surtout de n'avoir ni connu, ni partagé ses derniers moments de maladie ou d'angoisse, durant lesquels, peut-être, auriez-vous pu faire quelque chose.

Alors, il ne reste plus que la pensée, que la prière, et ce médiocre hommage sur du papier avec comme souvenir de Nelly, personne assidue et travailleuse, sa grande dignité, son teint de fleur et le goût toujours très présent de son sourire amical. *Anne Germain*